

I

L'enfant qui se croyait vieux

Un matin, il sortit de son sommeil, mais ne s'éveilla pas. Il respirait mais il était mort. Pas une mort violente avec du sang partout comme s'en purlèchent les médias. Mais une petite mort, douce, lente, définitivement précaire.

Pourtant, la veille au soir, il s'était couché, comme d'habitude, trop tardivement pour un garçon de quinze ans, mais insouciant, rêvant qu'il deviendrait selon son bon vouloir: Amundsen, Maurice Herzog ou Haroun Tazieff.

Il quitta son lit, gagna la salle de bains, et fixant le miroir au dessus du lavabo ne reconnut pas l'image qui s'y reflétait. En face de lui, il vit le visage fatigué d'un homme qu'il ne connaissait pas. Outre les rides et le manque de fermeté des chairs, ce qui le frappa, c'était les yeux. Des yeux vides sans rêve.

Et soudain, il se souvint... 35 années avaient passé. L'enfant, qu'il était encore la veille, n'aurait pas du s'endormir. Il l'avait assassiné durant son sommeil. Il se sentit vieux: il avait cinquante ans... C'était un âge bâtard: vieux pour faire un ouvrier ou un employé, mais jeune pour être homme politique. Quelle dérision ! La gérontocratie nous menaçait.

Certes, la vie ne l'avait pas ménagé, ces dernières années. Mais surtout, il se sentait vidé de toute énergie, de toute volonté de se battre.

Des rêves, il en avait eu et les avait réalisés. Et comme l'enfant qu'il était resté, il avait cassé tous ses

jouets. Tout ce qui l'avait fait vibrer : argent, femmes, voiture, avion, maison, voyages, carrière, réussite sociale... relevait à ces yeux du domaine de la vanité. Il retirait d'ailleurs une certaine fierté de cette Libération. Mais quand on n'a plus d'envies, on n'est plus en vie.

En cherchant bien, il trouva dans un coin de son âme un vieux rêve inaccompli. Ce rêve avait pris corps en 1975 dans la Vanoise, quand il était tombé en arrêt devant une affiche (sans doute dessinée par Samivel) vantant la Grande Traversée des Alpes Françaises, du Lac Léman à la Méditerranée. A l'époque, cette randonnée qui empruntait le GR5 (sentier de Grande Randonnée), lui semblait infaisable. Alors, aujourd'hui ! avec un corps qui commençait à le tourmenter : genoux, voûte plantaire, calculs..., le pari confinait à la farce.

C'était vouloir participer au Paris Dakar en 2 chevaux.

La Montagne avait été et restait la grande passion de sa vie.

Petit à petit, il lui parut évident que c'était maintenant qu'il lui fallait tenter l'aventure. Attendre signifiait renoncer définitivement. Le défilement inexorable des années l'imposait.

Devenu misanthrope, ce périple, il ne l'envisageait que seul. La seule personne qui aurait pu l'accompagner, avait choisi de s'embarquer vers d'improbables rivages dont

personne n'était jamais revenu. Ce choix délibéré l'avait blessé mais il l'avait compris, l'ayant déjà envisagé pour lui-même.

La randonnée en solitaire lui était familière. Ce que les guides ne lui avaient pas enseigné, la montagne

s'était chargée de lui apprendre, parfois avec rudesse et brutalité, toujours avec sagesse et bon sens. En 1986, sacrifiant au rite du bicentenaire, il avait gravi le Mont Blanc ; puis l'année suivante, l'Aiguille de Rochefort (4001m.). L'exaltation qu'il avait ressentie, l'avait marqué et changé. Mais, la Haute Montagne ne tolère ni la musardise ni la rêverie, et cela lui manquait. Aussi, la randonnée l'attirait. Une année, ce fut le Tour du Mont Blanc, à éviter aux anachorètes de tout poil. Une autre, partant des Contamines, à travers le Beaufortin, la Tarentaise et la Vanoise, il avait rejoint Bonneval sur Arc, dans la Haute Maurienne, en 5 jours. Cela constituait pour lui des points de repère, et le renseignait sur ses capacités et son endurance sur plusieurs jours.

Le « troisième jour », il l'avait constaté à plusieurs reprises, était problématique. Ce jour-là, il le savait, il avait rendez-vous avec la lassitude et les questions : pourquoi s'imposer la fatigue, la souffrance ? Et pour quel gain ? L'intensité de ces symptômes croissait avec la dégradation du temps et engendraient le découragement et l'abandon.

Ce jour fatidique passé, il en ressortait plus fort, mieux armé pour les jours suivants. Cependant, il ignorait après combien de jours, ce phénomène resurgissait. En tous cas, au bout de 5 jours, loin d'être las, s'arrêter s'avérait frustrant.

Partir, c'est d'abord quitter : quitter la vie ordinaire de tous les jours, troquer ces habitudes contre de nouvelles à inventer. Quitter le confort anesthésiant mais combien rassurant de son chez soi.

Partir, c'est aussi fuir : fuir son mal-être, ses insuffisances, ses petites concessions au quotidien, que les plus optimistes voient comme des pas vers la sagesse, mais que, lui, considérait plus comme de

petites lâchetés érosives de l'âme. Fuir ses problèmes, espérant confusément qu'ils trouveront par là même une solution.

Partir, c'est découvrir : d'autres lieux, d'autres gens, d'autres horizons, d'autres opinions... une autre vie.

Mais surtout, partir, c'est être libre. La liberté de ne compter que sur soi, ses propres forces, physiques et morales. La liberté de choisir son chemin, de ne laisser reposer son destin que sur ses propres choix et sur la chance.

Les risques, il les assumait et les acceptait par avance, y compris le risque suprême : celui de ne pas revenir. Une certitude l'habitait : la Vie ne l'aimait pas, il ne s'en offusquait pas, il le lui rendait bien. Certes, il sirotait avec gourmandise les petites joies éphémères qu'avec parcimonie, elle lui distillait parfois. Mais, si le rideau devait tomber brutalement, il n'en éprouverait ni regret, ni peur, plutôt un sentiment de sérénité voire de soulagement. Alors, quel ultime luxe intellectuel que d'écrire lui-même la dernière scène sur laquelle tomberait le grand rideau rouge ! En un mot, il n'entrevoit à son périple qu'une seule issue : son arrivée sur les rivages de la Méditerranée. Il bannissait toutes autres options. L'abandon serait un échec, et ce serait, à coup sûr, un de trop.

Mais, n'étant pas avare de paradoxe, il était prêt à tout faire pour réussir.

II

Marcher, c'est le pied !

Les premières questions à se poser étaient simples :
Quand, pendant combien de temps, par où, avec
quoi ?

Le départ de Thonon les Bains fut fixé au mardi 1er.
Juillet.

Délaissant Nice, il choisit Menton comme lieu
d'arrivée, ce qui lui demanderait 2 à

3 jours de plus, mais ainsi, il traverserait la Vallée
des Merveilles qu'il ne connaissait pas. Et surtout, les
grandes villes l'effrayaient en temps ordinaire, alors
après plusieurs semaines dans la montagne, l'idée que
son voyage pourrait se terminer sur les trottoirs des
avenues traversant la ville de Nice, voire par un trajet
en bus, l'insupportait.

A Menton, sa femme et ses filles devaient être là
pour l'accueillir en voiture ; le retour à pied ne le
tentait pas : inconscient mais pas fou !

La durée était fonction du nombre d'étapes. Selon
les sources, la durée était variable. De 6 semaines à 2
mois, lui dit une dame fort aimable, la « soixantaine
marcheuse », à la Fédération Française de Randonnée
Pédestre à Paris. Jacques Lanzmann parlait de 35
étapes entre Thonon et Nice. Il fallait donc, en premier
lieu, établir l'itinéraire à l'aide des 4 topo-guides
élaborés par l'IGN et la FFRP :

- **du Léman au Mont Blanc** (de THONON au Col
de la Croix du Bonhomme)

- **la Vanoise** (du Col de la Croix du Bonhomme à MODANE)
- **Queyras et Mercantour** (de MODANE à LARCHE)
- **Tinée-Vésubie, Vallée des Merveilles** (de LARCHE à MENTON)

A raison de six à huit heures de marche par jour, pauses non comprises, il lui faudrait environ 33 jours auxquels il pensait ajouter 2 journées de repos au tiers et aux deux tiers du parcours. Ce rythme correspondait à ce qu'il avait déjà effectué à la condition que son sac à dos ne soit pas trop chargé. Pour cette raison, il dû, à son grand regret, renoncer à prendre sa tente. Les contingences matérielles l'emportaient sur son autonomie. Les étapes étaient fixées en fonction de l'hébergement indiqué sur les guides : refuge, gîte ou hôtel.

Qui n'a jamais rempli un sac à dos, ne connaît pas les affres du choix véritable. L'habillement se composait de deux shorts, un pantalon, six tee-shirts, six paires de chaussettes, une polaire, un pull léger, cinq sous-vêtements, un anorak, une paire de gants, un bonnet, une paire de chaussures de tennis pour se délasser à l'étape, et une veste sans manches comportant 23 poches... C'était à la fois peu pour 33 jours et beaucoup lorsqu'il s'est agi de tout loger dans le sac. De même, il avait prévu quelques provisions de bouche pour les premiers jours.

Le matériel était réduit : appareil photo, téléphone portable, boussole, couteau, nécessaire de toilettes, pharmacie, pinces à linge et un bout de savon de Marseille afin de procéder, à l'étape, à des lessives succinctes. Et bien sûr, trois gourdes de 1 litre.

De ses précédentes randonnées, il ne conservait que

des souvenirs. Certes, avant de partir, il se promettait de coucher par écrit, chaque soir, quelques notes sur ses impressions, sur les paysages traversés, les rencontres, les animaux. Mais, la réalité était autre. Après une journée de marche, la fatigue ne rend pas disert. Et cet exercice imposé manque de spontanéité. L'émerveillement ressenti le matin et transcrit que le soir perd évidemment de sa fraîcheur. L'émotion ne se bisse pas.

Ainsi, l'usage du dictaphone s'imposait à lui, avec des petites cassettes lui permettant sept heures d'enregistrements possibles.

Le verdict de la balance était lourd : il lui fallait enlever le superflu, rajouter le grigri jugé subitement indispensable, puis abandonner le couteau fétiche, compter et recompter encore les vêtements, sacrifier les boules de gomme qu'il aimait tant.

Enfin, après maintes tergiversations, il acquit la sereine certitude qu'il avait été très raisonnable dans ses choix. Tout en restant intimement convaincu qu'il s'était, une fois de plus, encombré d'objets dont l'utilité, voire l'usage, n'apparaissait que très improbable. Bref ! le sac à dos pesait 23 kilos (gourdes vides)...

En ce lundi 30 juin, ce ne fut que lorsque le TGV s'ébranla du quai de la gare de Lyon, et qu'il vit les yeux rougis de ses filles et sa femme qui se mouchoit fort, qu'il réalisa qu'il partait. L'espace d'un instant, il se demanda s'il les reverrait. Mais, il s'empressa de chasser cette pensée.

Ce qu'il avait vécu jusqu'à présent : sa décision de partir, les préparatifs, le contenu du sac, relevait du songe. Maintenant tout se précipitait dans sa tête, comme le paysage qui défilait maintenant sous ses

yeux. Il était dans la réalité. Le voyage commençait, il avait tourné la page.

Le rythme même qui lui était imposé était symptomatique : il démarrait très vite, trois heures dans un train moderne pour arriver à Bellegarde, une pause pour reprendre son souffle, puis repartait plus lentement, une heure dans un tortillard, pour atteindre Thonon et sa gare d'un autre âge. Le temps semblait reculer.

Il revenait ainsi au premier moyen de locomotion dont la Nature avait doté l'homme : le pied.

Depuis la deuxième moitié de ce siècle, cet outil merveilleux tombait en désuétude. Pour bien marquer la suprématie de sa technologie et la vaniteuse supériorité qu'il arborait envers le monde animal dont il était pourtant issu, l'homme ne marchait plus. C'était pourtant la manière la plus sage d'avancer, sans doute y avait-il renoncé pour cette raison. Les mots de tous les jours trahissaient encore cet ancien usage.

Par exemple, le mot course avait été dévoyé au point que « faire ses courses » ne signifiait pas, comme on l'imagine, communier avec la nature sur les chemins escarpés de la montagne, mais rendre un culte à la nouvelle divinité créée par lui :

la Consommation. C'était pour la plupart des gens, la seule circonstance où les pieds retrouvaient leur vocation, à l'instar des pèlerinages d'antan. Le dogme prescrivait de suivre des règles précises. Ce rite se pratiquait donc dans diverses chapelles (magasins) situées exclusivement en milieu urbain, loin de toute végétation, et en groupes compacts, renouant ainsi, sans en avoir conscience, avec un grégarisme ancestral. Pour asseoir une foi grandissante, les prêtres (appelés commerçants) bâtirent des temples (centres

commerciaux) qui regroupaient un grand nombre de chapelles. Ainsi, de jour comme de nuit, la semaine et les jours fériés, à l'abri de la pluie, du froid, ou du soleil, les fidèles se pressaient, avides de miracles (promotions) en poussant devant eux de singulières petites carrioles munies de quatre roulettes, curieusement dépourvues de moteur, dans lesquelles ils empilaient, certes des produits nécessaires à leur subsistance, mais aussi, et en plus grand nombre, des objets hétéroclites ayant pour unique vocation de combler la vacuité de leur existence.

Faire ses courses, c'était faire ses dévotions.

Lui, à l'inverse, réservait à ces pieds une attention toute particulière qui confinait au culte païen. Etant peu coquet, c'était sa femme qui se chargeait de l'achat de ses vêtements, mais surmontant son aversion pour les magasins (on l'avait compris !), il choisissait longuement et avec grand soin ses chaussures. Le confort étant le seul critère qui vaille à ses yeux (ou plutôt à ses pieds). Leur intégrité étant le principal gage de réussite de son périple, il les chouchoutait comme un courrier du Poney Express chérissait son cheval dans le Far West du siècle dernier.

Deux ans auparavant, il souffrait d'un affaissement de la voûte plantaire de l'avant-pied (très douloureux). Son Grand Prêtre (ostéopathe) lui avait évité une opération sanglante jugée inévitable par un vampire en blouse blanche (chirurgien). Dix minutes d'acupuncture et une semelle orthopédique portée durant six mois, lui avait rendu, sa motricité originelle, et renforcé en lui sa prévention envers les institutions, fussent-elles médicales. Mais tel le mildiou, le mal avait réapparu et avec lui une sourde inquiétude.

Aussi, les objets du culte (baume chinois, onguents divers et gels anti-inflammatoires) représentaient les trois quarts de sa pharmacie. Leur présence à ses côtés le rassurait, réalisant secrètement leur effet placebo.

Pour qu'il ait l'esprit dégagé, il avait réservé sa première nuit d'hôtel à Thonon. Le choix avait été guidé par le lieu: la Place de Crête, à l'ombre des marronniers, était le point de départ du GR5. Une obélisque rappelait le passage des troupes napoléoniennes marchant vers l'Italie. Le soleil absent depuis plusieurs jours l'avait accueilli ; il y vit un présage ténu, car la veille au soir, la ville avait subi des pluies diluviennes et des orages de gros grêlons, phénomène exceptionnel à cette saison.

Après avoir déposé son sac, il déambula dans les rues piétonnes, se surprenant à jouer les touristes. Puis, obéissant au un rite purificateur qu'il avait établi, se trempa les pieds dans l'eau du Lac Léman, songeant que dans cinq semaines (un siècle), il clôturerait son périple par le même geste dans la Méditerranée.

Un déluge soudain chassa les rares estivants qui avaient bravé le petit air frisquet, et, solitaire, il traversa la ville désertée pour rejoindre son hôtel.

